Nouvelle : la morsure

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 11

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

presque inconscient, mûr pour tuer quelqu'un à part entière.

A ma gauche, une tache ocre: l'admirable chapelle Saint-Gabriel, portée par les genêts. Je garai ma voiture et traversai la route déserte comme un somnambule. Je devais m'arrêter, réfléchir, prier si je savais encore. Tandis que je montais les marches qui conduisent à la chapelle, j'eus l'impression que mon épreuve touchait à sa fin: j'allais me reprendre, j'allais comprendre que je n'avais aucune responsabilité dans ce drame. Il suffisait d'examiner chaque minute en toute lucidité, il s'agissait de comprendre à quel instant l'autre avait commis la faute qui l'avait tué. Je retrouverais cet instant. Je n'avais pas couru. Non, je n'avais pas couru.

Je poussai la porte qui grinça; elle résistait. Je donnai de l'épaule.

La chapelle était ravagée, anéantie. Tout au fond, une gigantesque croix pendait par un bras, déhanchée, insultante et insultée. Par les vitres crevées allaient et venaient des corneilles au vol mou. Les immondices s'étaient accumulées sur les dalles. Le rire des oiseaux se cassait contre les murs. C'était le vide absolu, la réprobation. J'avais devant les yeux la vision de mon âme. Aucun raisonnement n'eût apaisé cette évidence. Je sortis à reculons. Le froid de cette cave m'enrobait jusque sur l'escalier. La damnation me cueillait irrésistiblement au milieu des fleurs et des bourdons. Et moi qui comptais encore vivre, agréable à fréquenter, courtois, doré, avec mon âme troublée...

Ma décision était prise: j'allais revenir sur ma déposition, reprendre la place du chat et payer le prix. Si d'autres mettaient la faute sur le motard, je serais lavé. Mais j'allais leur donner tous les éléments pour juger, pour me juger.

Je me pris à rouler trop vite, comme s'il y avait urgence à rétablir la vérité dans des registres. Les registres n'étaient pas pressés. Le mort non plus. Mais moi, je n'en pouvais plus. Avant de me diriger vers le poste de gendarmerie, je ne pus m'empêcher de revenir sur les lieux de l'accident. On avait enlevé la moto. Seule, une tache d'huile tentait de sécher au soleil, tentait de se réduire, de faire en sorte que rien n'eut été... elle était immense.

Des groupes d'hommes me dévisageaient. A mon approche, les conversations tombaient. Un enchantement avait paralysé le bourg. Et pas moyen de se dérober, de revenir en arrière, d'être quelqu'un d'autre. Je fis un effort pour me rappeler ma décision. Je ne pouvais plus vivre avec ce mensonge, avec ce chat infernal qui n'avait jamais existé et auquel — il me semblait seulement le comprendre — on ne croyait guère. J'étais jeté dans cette ville comme un pion parmi d'autres pions, sans liens apparents entre eux. J'ignorais les règles du jeu. Qui allait bouger le premier? Qui allait parler, se déplacer, faire un bond ou disparaître? Qui allait, dans un craquement, tirer en arrière les aiguilles du clocher et faire que ce soit le matin, que le motocycliste soit encore à vingt kilomètres? Qui me donnerait ma chance?

Mon attention fut attirée par une vieille, vieille femme en noir. Elle se hâtait, minuscule, à travers la place brûlante. Elle frappait le sol de sa canne et courait presque.

Elle pointa l'index dans ma direction.

— C'est lui! C'est l'étranger!

Elle parvenait mal à reprendre son souffle. Elle tremblait. Sa canne tremblait. Son ombre tremblait.

— Je l'ai vu! Il est descendu du trottoir sans regarder. Ah! C'est trop facile, Monsieur!

Les badauds se rapprochaient, m'encerclaient, tout en conservant une certaine distance.

— Moi, j'étais à la fenêtre, chez moi. Elle se tourna, chercha sa fenêtre dans le soleil, ne la trouva pas.

— J'ai tout vu: c'est cet étranger qui a tué le petit.

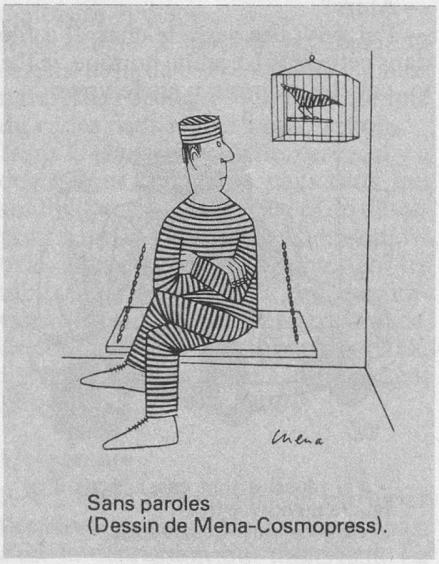
Un agent s'approchait. Je fis quelques pas vers lui. On s'écarta. La vieille voulut me retenir par mon vêtement.

— Où allez-vous? Vous n'avez pas le droit!

Ils ne comprirent pas quand je répondis, dans une crispation de la lèvre:

— Je vais... tuer le chat.

P.-Ph. C



Sans paroles
(Dessin de Mena-Cosmopress).

La morsure

Nouvelle de Martine Châtel

Elle a l'air d'une image. Ronde et lustrée, un nez de chat, les joues croquantes. Elle est toute petite. Elle roule quand elle marche. Sa frange noire tombe sur ses yeux cirés. On voudrait jouer avec, l'asseoir, l'habiller, la déshabiller, la coucher. On lui mettrait la couverture bleue pour souligner son petit menton troué. C'est l'automne. Les marrons viennent d'éclater de leur bogue.

Elle luit comme une gravure du Livre. La lumière glisse sur elle et puis se reflète. Elle est comme une pomme. Elle sent la pomme et la feuille. Elle n'a pas de nervures, elle est toute lisse.

Chaque fois qu'elle monte, une à une, les marches du perron d'en face, Lise la regarde. La poupée japonaise entre dans la maison. On ne la voit plus. On ne pense plus à elle jusqu'au lendemain.

Lise va jouer au jardin. La balle de caoutchouc jaune roule très loin et disparaît. Lison tend la main. Elle grimace et tend son regard vers les grandes personnes pour qu'elles aillent la chercher. Elles lui diront qu'elle n'est plus un bébé mais elles iront quand même remettre la balle jaune à sa place, près de l'arrosoir. Au tuyau, des gouttes courent, noircissent la dalle grise. L'arrosoir est très vert. Il attend la balle.

Tante Emilie dit que la petite Japonaise a trois ans, comme Lison, et qu'elle s'appelle Cigayou. Elle dit qu'il faudrait que ces deux enfants. Que c'est dommage que. Surtout, quand on pense que. Quand Tante Emilie dit «Quand on pense que» ça veut dire que la maman de Lise est morte.

«Tu veux qu'on invite la petite fille, Lison? On va lui faire un bon goûter. On l'invitera jeudi, tu veux?»

C'est quand jeudi? C'est aussi loin que la balle. Les grandes personnes iront la chercher.

Lison n'aime pas les invitations à goûter. Il faut parler aux dames et les enfants la poussent. Ils la font glisser sur le parquet des salles à manger. Elle a peur quand elle glisse et quelquefois elle tombe avec la chaise qui se renverse et qui est lourde et qui a des coins qui font mal. Les enfants crient, mangent beaucoup de gâteau au chocolat, mettent des chapeaux dorés qui font honte. Il faut dire des choses

aux dames qui demandent. Les enfants font du bruit et se courent après autour de la table qui a aussi des coins cachés sous la nappe. Les enfants dérapent, se jettent des choses, ils ont des mains collantes qui vous attrapent et des bouches crémeuses qui se moquent. Leurs voix sont pleines de chocolat fondu et en courant à toute vitesse ils crient des choses à Lison et les dames lui disent de jouer avec les autres et après elles se disent des choses sur Lison. C'est très long jusqu'à ce qu'on téléphone à Tante Emi. Lison aime l'odeur de l'armoire où les vêtements des invités sont suspendus. Ça sent le bon chien. Elle montre le manteau, celui qui est à elle, pour qu'on l'aide à enfiler les manches.

«Tu n'as pas besoin de le mettre tout de suite, tu le mettras quand ta tante sera là.»

Mais Lison aime le mettre tout de suite, aussitôt après le coup de téléphone. Comme ça, c'est presque comme si elle était déjà partie. Lison pleurera seulement quand elle verra Tante Emi arriver.

Mais elle aime bien les goûters à la maison. On invite seulement un enfant à la fois. On n'est pas trop intimidé.

En attendant Cigayou, Lise dessine à sa petite table, à côté du cache-pot en cuivre. Elle bourdonne. Ensuite, elle sort la dînette qu'on appelle «le petit ménage.» On fera semblant de boire dans les petites tasses. Ou bien on y mettra un peu de vrai jus de pomme et on essayera de boire la petite goutte qui coule sur le menton. On coupera des tout petits morceaux de cake: il y a juste la place sur les assiettes pour un raisin sec et un bout de cerise confite et aussi pour des miettes de cake.

Après, on jouera. Lison grogne de plaisir et s'affaire. Elle va chercher les poupées et l'ours Gaston avec son gilet bleu et le Livre de Maman. Elle les tient à bout de bras, elle les tend l'un après l'autre à Cigayou qui sera là tout à l'heure. Tout à l'heure n'est pas loin. D'avance, elle fait offrande après offrande. Elle chante «Ci-ga-you Ci-ga-you» sur tous les tons mais elle s'aperçoit que Tante Jeanne l'écoute. Alors elle tait sa joie. Elle chante «Ci-ga-you» dans sa tête.

Dans la véranda, les jouets sont accumulés, effondrés les uns contre les autres. Rosette tend ses bras potelés, durs, qu'on n'aime pas tellement. Gaston, ses pattes jaunes, rapées, douces. Mélanie, elle pend, elle est en chiffon. C'est elle qu'on aime le plus, après Gaston.

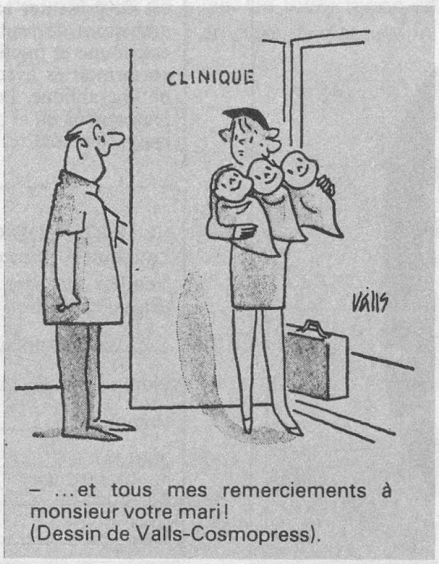
Les deux enfants se font face.

«Allons, jouez, mes poulettes,» dit Tante Jeanne. «Il vaut mieux les laisser seules,» dit Tante Emi qui sait toujours mieux que Tante Jeanne.

Lise a mis ses bras derrière son dos. Elle tient les genoux raides et le menton haut. Rendue sévère par tant de bonheur, elle fixe la petite Japonaise. Cigayou penche la tête de côté et sourit avec une bouche toute douce, des dents toutes petites. Il y a une bulle au coin de ses lèvres, nacrée comme une bulle de savon. Elle approche une main questionneuse vers Mélanie, la poupée rousse. Le visage de Lise oscille entre la crainte de perdre et le désir de donner.

A travers la porte vitrée, les tantes observent. Les regards aimants fouillent. Puis Dieu les tire en arrière afin que les enfants soient seules, maîtresses du monde.

Elles sont seules au monde, ces deux beautés accroupies, fesses épanouies des deux côtés de leurs culottes petit-bateau. On ne voit plus le visage de la petite Japonaise: il est caché derrière la pile de jouets et de livres d'images. Ça donne du courage à Lise qui récite en litanie: «Tu veux Mélanie tiens voilà Mélanie Cigayou — tu veux Gaston juste un petit peu? — tu veux le Livre de Maman — tu veux le petit bonshomme — tu veux la petite madame négresse Cigayou? Tu veux le gros minou dis Cigayou?» Derrière la pyramide, la petite tête asiatique dit des oui oui obliques pleins de bulles et de sourires. Elle accepte tout. Lise se grise de Cigayou, donne tout, danse à la recherche d'autres merveilles à offrir: une salière en forme de cygne, son gobelet d'argent, ses mitaines trouées avec l'angora doudou à l'intérieur. «C'est le grand amour,» dit Tante Jeanne. «J'espère bien qu'elle ne va pas tout emporter, cette petite. Avec ces, on ne sait jamais.»



– ...et tous mes remerciements à monsieur votre mari!
(Dessin de Valls-Cosmopress).

On les installe à la petite table pour les faire goûter pour de vrai et avec la dînette pour de rire. Cigayou vernissée accepte l'adoration d'une Lise égarée aux confins du don et de la rapacité, dans cet amour nouveau dont elle n'est pas encore sûre qu'il vaille la perte de Mélanie et de Gaston. Tête de côté, regard oriental imprenable, la petite Japonaise ne perd pas le nord. Elle règne sur l'univers de Lise.

Après le goûter, les deux enfants, épaule contre épaule, assises par terre près du berceau à jouets, se récitent des monologues, litanisent sans se regarder, deux folles, deux oiseaux sur la même branche du marronnier qui entre dans la véranda avec de grands soupirs. Tante Emi se dit qu'il n'y a qu'un enfant pour apprivoiser un autre enfant. Personne, jusqu'à maintenant, à ce point-là. Si seulement sa maman pouvait la voir en ce moment. A nouveau, les tantes s'éloignent, contentes, rassurées.

Un cri comme un miaulement de bête piégée, la porcelaine japonaise se fendille, se casse. Des gouttes giclent des fentes noires. C'est beau. Tatouée par quatre incisives encore dentelées, une morsure blanche, ogivale, très vite rosit sur le fruit de la joue.

La porte s'ouvre, des jupes, des voix. «Qu'est-ce que tu as fait à ta petite amie, Lison? Tu lui as fait mal, tu as été méchante, va tout de suite l'embrasser et lui demander pardon.»

Les cris haut perchés continuent à gicler, mêlés aux larmes, du masque fendu par trois fissures: deux en haut, noires, scintillantes. Une en bas, rose et beige et blanche. Les coins sont tout retroussés, mais à l'envers. Lise regarde avec intérêt, constate. Elle compare la joue mordue et la joue intouchée. Elle regarde son amour aux yeux noyés, la bouche en fleur toute tordue et bien bruyante.

On calme Cigayou, on l'aime, on caresse ses cheveux raides, on essuie ses joues. Lison, on ne l'aime pas, on l'envoie dans sa chambre. Il y a trois fâchées, les deux tantes et la petite Japonaise. Le coussin vert de Maman continue à être gentil et accompagne Lison dans sa chambre.

Lise ne pleure pas. Elle ne connaît pas encore les larmes de rage et de révolte. Elle ne pleure que quand elle a peur ou bien si elle s'est fait mal ou bien quand elle voudrait être à la maison.

Elle sait qu'elle n'est pas méchante. Elle n'a pas voulu faire mal à Cigayou puisqu'elle l'aime. Elle a embrassé Cigayou très fort, c'est tout.

Par la fenêtre, Lison voit le petit chat jouer avec la balle jaune, sous le marronnier.

M. C.